L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

ELMORE DUFOUR, Président
E. A. ANDRIEU,

HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

MARDI 18 MARS

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle Orléans, Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	50	9
Midi	56	12
3 p. m.	58	13
6 p. m.	62	15

La démission du Ministère Briand

Paris, 18 mars. — M. Briand et tous les membres du Cabinet ont remis leur démission au président Poincaré, mardi à 7 heures du soir.

L'acte du ministère a suivi la défaite du gouvernement dans un vote de confiance devant le Sénat.

Le vote contre le gouvernement a été de 161 voix contre 128. Ce vote a eu lieu pendant les débats d'un projet de loi devant réformer le système électoral de la Chambre des Députés. Cette mesure, connue sous le nom de la loi de la représentation proportionnelle, fut passé par la Chambre des Députés en juillet dernier.

Le Cabinet Briand a été défait au Sénat sur un amendement proposé par un républicain libéral, M. Paul Peytral.

Le vote de l'amendement Peytral était contraire au gouvernement et M. Briand ayant demandé un vote de confiance, il eut la minorité des voix.

La séance a été suspendue et M. Briand avec les autres membres du Cabinet s'est rendu dans une des salles de comité du Sénat et après une courte délibération, le ministère a décidé de démissionner.

Quand M. Briand a quitté le Sénat il a été acclamé par ses nombreux partisans.

M. VIC LE BEAU

Donne sa démission de gérant de l'Hôtel Cosmopolitan.

Le réorganisation de la direction de l'Hôtel Cosmopolitain, a eu pour résultat la démission de M. Vic LeBeau, pendant plusieurs années président et gérant. Voici la liste des nouveaux directeurs: M. Sam Henderson, Jr., a été élu président; John Grote, vice président; A. G. Bourdet, secrétaire et trésorier; Frank M. Curtis, gérant, et E. W. Kammer, assistant gérant. Il est annoncé que M. LeBeau emploiera son temps à s'occuper de ses intérêts privés. Il est vice président du Dixie Brewery.

MARIÉS PAR AZOR

Lorsque le jeune Sylvain Laviolette vint à Paris de son chef lieu de canton, il était, comme le héros de Verlaine, "riche de ses seuls yeux tranquilles" et des vastes espérances qu'autorise la vingtième année. Mais il était moins modeste que la fleur dont il portait le nom, car il ambitionnait à la fois la gloire et l'amour: rien que ça!

Pour l'amour, il n'avait pas encore fixé ses idées, mais quant à la gloire, il la voulait exclusivement littéraire. Tel est le résultat des mauvaises lectures. Tout enfant, au lieu de polissonner dans les rues, comme il sied à cet âge, il furetait dans le grenier paternel, en quête de vieux bouquins, et il avait mis la main sur un exemplaire incomplet des "Natchez." Ce fut ce livre qui le détourna. Sans M. de Chateaubriand, il eût borné ses vœux au cercle modeste ou s'étaient enfermés ceux des Laviolette depuis des générations: tenir, rue de l'Epicerie, un magasin de faïences et porcelaines, achalandé par une clientèle héréditaire, épouser une femme entendue aux confitures et aux lessives, avoir les deux enfants permis à un ménage bourgeois et les élever dans la crainte de Dieu, et surtout des gendarmes.

Au lieu de cet avenir, après tout très sortable, Sylvain, affolé par les Peaux-Rouges si sentimentaux et si éloquents de l'illustre vicomte, ne rêva plus que littérature et aventures. C'était une force perdue pour le commerce de la porcelaine et pour la société. Son destin fut tout tracé, dès lors: il serait homme de lettres. Il arriva précisément que ses parents le laissèrent orphelin et maître de lui-même à vingt ans.

Sylvain Laviolette n'hesita plus. Il réalisa son petit avoir et fila sur Paris. La porcelaine paternelle ne lui assurait que des moyens d'existence très précaires, mais il emportait un roman roulé dans la poche de son pardessus.

Il recommença bientôt pour son propre compte et avec moins d'allure que Lucien de Rubempré, les "Illusions perdues" de Balzac. L'horreur de sa destinée apparaitra par ces simples mots: il cherchait à placer sa "copie". Enumérer les antichambres qui le virent, hébété d'attente, son parapluie entre les genoux; les cordons de sonnette qu'il tira d'une main tremblante, dans la peur de faire retentir le timbre trop impérieusement; les escaliers qu'il gravit le cœur battant et la gorge sèche, serait une tâche ingrate et impossible. Il passait sa matinée à songer à la visite qu'il ferait, vers cinq heures, au directeur du "périodique" qu'il devait affronter cee jour-là; dès quatre heures, il s'asseyait sur le banc de moleskine affecté aux postulants, car il arrivait toujours le premier, malgré l'observation goguenarde des garçons de bureau: "C'est ici comme au paradis, monsieur: les premiers sont quelquefois les derniers." Sur quoi, il souriait pâlement, afin de se les rendre favorables.

Il s'asseyait, il restait assis si longtemps qu'il en avait mal au dos et que des fourmis lui couraient aux jambes. Il devenait un meuble, il se mêlait au décor somptueux ou sordide. Du fond de sa torpeur ou de son angoisse, il regardait défiler dix, vingt, cinquante personnes arrivées après lui reçues avant lui. Il y avait des petites actrices qui pénétraient en coup de vent—un coup de vent parfumé de benjoin ou de trèfle incarnat,—des dames de lettres à perruque et à lunettes, des bohèmes de lettres à serviette, à vieux chapeau haut de forme et à souliers jaunes. Tout ce monde-là, des plus importants aux plus humbles, finissait par entrer. Lui, jamais!

A sept heures cinq, la porte du cabinet directorial s'ouvrait, le directeur apparissait sur le seuil.

—Dépêchez-vous, disait le garçon compatissant à l'infortune de Laviolette, dépêchez-vous, il va s'en aller.

Et Laviolette se précipitait—non sans trébucher—vers le tout-puissant personnage, qui détenait pour lui le "Sésame ouvre-toi" des avenirs littéraires.

—Ah! c'est vous, monsieur, qui avez attendu si longtemps! Vous n'avez pas de chance! Il faut absolument que je parte tout de suite. Voulez-vous revenir demain? Oui, demain, à la même heure? Entendu.

Sylvain s'inclinait, il avait les larmes aux yeux et il souriait! Et même il remerciait.

Les débuts sont difficiles.

Avec tout ça, il était amoureux.

Il avait rencontré dans un bal de société Mlle Laure, agréable personne de dix-neuf ans, fraîche et duvetée comme une pêche, et qui promettait d'être non moins savoureuse. Elle était fille d'un honorable quincaillier de l'arrondissement, fort brave homme, mais pesitif et médiocrement féru de la littérature en général, plutôt sceptique pour celle de Laviolette en particulier. Les jeunes gens s'étaient revus plusieurs fois, car Sylvain avait su plaire; les choses en vinrent au point que le jeune homme fit sa demande, non sans trembler encore un peu plus que dans les antichambres directoriales.

Le père de Laure y répondit par une fin de non-recevoir à peine déguisée, car il mettait à son consentement une condition que le pauvre jeune homme savait bien irréalisable.

"Je ne puis pas donner ma fille sans garanties, disait cet homme de bon sens. Or, je ne sais pas du tout si, dans votre partie, vous avez des capacités et, par conséquent, si vous pouvez réussir. Il faudrait me le prouver. Tenez, faites imprimer votre roman dans "l'Eteignoir" (c'était le grand journal à la mode et ma fille est à vous."

Pourquoi ne demandait-il pas à Laviolette d'aller chercher l'anneau nuptial dans la fosse aux lions ou au fond de la Seine?

Mais le jeune homme était amoureux, partant intrépide. Son roman sous le bras, il alla trouver M. Négrier, directeur de "l'Eteignoir", bien connu pour être l'homme le plus désagréable de Paris.

Les dieux le favorisèrent. Il n'attendit qu'une heure et demie, et quand il parla de son roman, M. Négrier ne le fit pas jeter à la porte et ne lui jeta même pas son manuscrit au nez.

Bien au contraire, il lui dit presque aimablement:

"Revenez dans un mois."

Un énorme bouledogue qui, assis sur un fauteuil pendant que Sylvain restait debout, n'avait cessé de grincer des dents, lui adressa un grognement d'adieu.

"Azor a de la sympathie pour vous", ricana M. Négrier.

Au bout d'un mois, Sylvain Laviolette revint, comme il l'avait promis. Et cette fois, à son plus grand ébahissement, il fut reçu tout de suite.

A sa vue, M. Négrier partit d'un immense éclat de rire:

—Ah! c'est vous, Laviolette! (Cette familiarité était de bon augure). C'est vous, mon pauvre garçon! Ah bien! vous savez vous pouvez vous vanter d'avoir eu une aventure qui n'est pas ordinaire, avec votre manuscrit!

—Est-ce que vous l'avez lu, monsieur? bégaya Laviolette.

—Non, je ne l'ai pas lu... Mais il y a quelqu'un qui l'a trouvé furieusement à son goût. C'est Azor!

Laviolette se demandait si le directeur de "l'Eteignoir" était subitement devenu fou. Le dogue, en s'entendant nommer, poussa un long grognement et découvrit ses crocs en regardant Sylvain—ce qui était sa façon de sourire.

—Oui, reprit enfin le directeur, Azor a vu votre roman sur ma table, et il l'a dévoré. Voilà. Je souhaite que vos lecteurs en fassent autant.

—Alors, monsieur... mon manuscrit est per... per... du?

A ce coup du sort, le malheureux eut une crise de larmes. C'était tout son avenir qui s'effondrait.

Le directeur, qui avait un fond de bonhomie et qui surtout était un fantaisiste, lui mit la main sur l'épaule, et du ton que prennent, au théâtre, les bourrus bienfaisants:

"Tâchez de vous la rappeler à peu près, votre petite ordure; rapportez-la-moi, je la publierai; j'aime autant ça que de vous donner des dommages-intérêts."

"L'Eteignoir" a publié le feuilleton de Sylvain. Sylvain a épousé Laure. La passion dévorante d'Azor pour la littérature aura fait leur bonheur à tous deux.

MAXIME FORMONT.

TANTE PAULETTE

— Comment!... ma propre filleule?... Une orpheline... jeune... jolie... bien élevée?... Tu refuserais de l'épouser?...

— Mais je vous ai dit, mon oncle, que je ne voulais pas me marier!

— Tu ne... Tiens! j'en ai assez!... Laisse-moi m'en aller... J'en arriverais à te dire des sottises!...

Et ayant repris son chapeau, ce brave M. Choquart sortit en claquant la porte.

Ah! certes! oui, il était furieux, l'oncle Raymond! Et il y avait de quoi!... Depuis si longtemps, au fond de sa province, il caressait, pour son chenapan de neveu, ce projet d'union!... N'était-ce même pas en partie pour essayer de vaincre sa résistance qu'il était venu de Toulouse à Paris!

Aussi, tout en regagnant son hôtel, égrenait-il ses imprécations; car, étant lui-même resté garçon, il savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur les prétendus avantages du célibat. Mais allez donc philosopher avec un garçon de vingt-huit ans, fougueux, hurluberlu, et qui, pardessus le marché, aspirait la joie de vivre avec la frénésie d'un poulain débridé!

Notez qu'au fond, Edmond était très reconnaissant au cher homme de se vouer avec tant d'acharnement à la recherche de son bonheur! Mais enfin, ce n'était pas une raison, parce que, voila un an, à Toulouse, il avait été présenté par lui à cette jeune fille pour qu'il se crût obligé de l'épouser...

De sorte qu'à la suite de cette entrevue, les rapports entre l'oncle et le neveu perdirent un peu de leur cordialité. Et plusieurs mois s'écoulèrent sans qu'ils se redonnassent mutuellement de leurs nouvelles...

Quelle ne fut donc pas, un matin, la surprise d'Edmond, en recevant de Toulouse la lettre suivante :

"Mon cher neveu,

"Tu me rendras cette justice que j'avais tout fait pour essayer d'assurer ton bonheur. C'est que, depuis longtemps, j'étais fixé sur les qualités exceptionnelles de Mlle Paulette Mercier, que je te proposais pour femme. Tu l'as refusée. Tant pis pour toi!

"Mais, comme je tenais à ce qu'elle fût heureuse, et qu'après tout, on a bien tort de charger les autres d'une tâche dont on peut s'acquitter soi-même, j'ai le plaisir de t'annoncer que je viens de l'épouser!...

"Néanmoins, si tu voulais m'être agréable, tu viendrais — puisque voici les vacances de Pâques — passer quelques jours dans mon vieil ermitage des Angles, et tu verrais à quel point j'ai eu raison de faire entrer cette nouvelle tante dans la famille!"

Sa lecture achevée, Edmond ne put réprimer une formidable hilarité. Comment! son oncle à cinquante-cinq ans, venait d'épouser cette Paulette Mercier, à qui, trois mois plus tôt, il voulait le marier à toute force!

Voilà, par exemple, qui n'était pas banal!

— Et quand ce ne serait, songea-t-il, que pour voir ce coquin d'oncle dans son nouveau rôle, certainement, je m'offrirai le voyage!

A quelques jours de là, en effet, il bouclait sa valise et allait en personne lui porter ses félicitations.

— Ah! mon gaillard!... Te voilà donc!... Eh bien! c'est gentil à toi d'être venu...

— Mais, c'est tout naturel, mon oncle... Je tenais à vous complimenter... ainsi que ma tante...

— Parfait... parfait... Elle est là... tu vas la voir...

Il le conduisit au salon; et Edmond y retrouva Paulette Mercier.

— Bonjour, ma tante... s'inclina-t-il, un peu guindé.

— Bonjour, mon neveu...

Mais, sapristi! comme cela lui semblait drôle de penser que cette jeune personne, tout au plus d'âge à être sa cousine, était subitement devenue sa tante! Il fallut même, pour l'aider à surmounter cette impression, que l'oncle Raymond vînt à la rescousse:

— Comment?... Vous ne vous embrassez pas?...

— Mais si, mon oncle.

— Eh bien, mon ami... qu'est-ce que tu en dis?... Ta tante Paulette ne sera-t-elle pas — ou plutôt, n'est-elle pas déjà — une gentille maîtresse de maison?

— Oh! certainement si, mon oncle!

Il la regarda de nouveau et constata qu'en effet elle n'avait pas enlaidi, la petite tante! Comment, diable! avait-il pu l'oublier si vite! On aurait dit que, parce qu'elle n'était plus libre, il la trouvait plus jolie!

Enfin, n'étant pas venu aux Angles pour s'aguicher sur sa tante Paulette, il évita de trop la regarder, s'appesantit sur le charme du voyage, s'appliquant, lorsque leurs yeux se rencontraient, à reporter les siens sur son oncle qui, lui non plus, n'avait pas l'air aussi emprunté qu'il l'aurait cru!

Par exemple, où il s'aperçut que tante Paulette n'était pas encore bien habituée à sa vie nouvelle, ce fut pendant le dîner, à sa façon de commander les domestiques. Elle osait à peine leur parler...

Mais quand ils repassèrent au salon, et que, pour égayer la soirée, l'oncle Raymond eut prié la jeune maîtresse de maison de chanter avec son neveu le duo de Mireille, qu'elle avait étudié à son intention, elle retrouva toute son assurance. Elle s'en acquitta avec un entrain, une âme, un sentiment!...

Et l'oncle paraissait si heureux!

... — Ah! mes enfants, c'est très bien... Et toi, mon ami, pour remercier ta tante de t'avoir secondé comme elle l'a fait, tu devrais l'embrasser... Allons, embrasse ta tante!...

— Très volontiers, mon oncle!

Seulement, comme, à force de s'embrasser ouvertement, la petite tante et le grand neveu avaient fini sans doute, par prendre goût à ce petit jeu, Edmond s'avisa qu'il n'était pas indispensable que l'oncle fût là pour distribuer ses témoignages d'affection.

Et c'est ainsi qu'un après-midi, tandis que tante Paulette était seule au salon, où elle s'occupait à renouveler les fleurs de la cheminée, Edmond, survenu à l'improviste, alla vers elle doucement, plongea son regard dans ses yeux et implora la permission de lui faire un aveu : oui, de lui avouer que, certainement, il était enchanté de l'avoir pour tante; mais qu'enfin, la détermination de son oncle l'avait un peu surpris... et que... s'il avait su!...

Ce disant, il se rapprocha d'elle; et il en était si près, que ses moustaches allaient effleurer la chevelure de sa petite tante, quand, soudain, la porte s'ouvrit; et l'oncle entra si vite, que Paulette eut à peine le temps de s'esquiver dans la pièce voisine.

— Ah! ah!... mon gaillard!... s'écria-t-il de sa grosse voix; cette fois, je t'y prends à embrasser ta tante!...

— Mon... mon oncle... je... je vais vous dire...

— Alors, maintenant, tu la trouves... plus gentille?... et tu comprends que je l'aie épousée?...

— Oh! certainement!

— Cependant, railla-t-il, peut-être aimerais-tu mieux être à ma place?

Il y eut un silence. Edmond avait chaud.

Mais avant qu'il eût pu répondre, l'oncle lui ouvrit ses bras:

— Eh bien! s'écria-t-il; qu'est-ce que je demande?... Epousez-vous donc!...

L'autre en resta comme abruti de stupeur:

— Que nous?... Eh bien... et vous?...

Ce bon M. Choquart eut le rire d'un homme heureux:

— Tu n'as donc pas compris, nigaud, que mon mariage, à moi, n'était qu'une frime... une mise en scène combinée pour mieux te montrer le bonheur à côté duquel tu allais passer!...

— Non?... suffoqua Edmond; c'est vrai?...

— Si c'est vrai!...

L'oncle appela:

— Paulette!...

Elle revint, un peu embarrassée; et, à peine son parrain l'eut-il vue reparaître que, jouissant enfin du succès de son stratagème, il les poussa dans les bras l'un de l'autre...

Mais, sapristi! quel mal il avait eu pour y arriver!...

PAUL BONHOMME.

L'autorité du génie n'est que l'expression des progrès d'un siècle. C'est le mouvement imprimé à l'intelligence des peuples, un pas fait vers la vérité, non toujours la vérité elle-même.

THEATRES.

ORPHEUM

La dernière invention de Thomas A. Edison, le Kinétophone, connu plus populairement sous le nom de "vues animées parlantes," est en tête du programme de l'Orpheum cette semaine. En perfectionnant le Kinétophone M. Edison a comblé la lacune des vues animées puisque les personnages muets jusqu'à présent parleront à l'avenir. Cette merveilleuse invention a obtenu un immense succès dans les théâtres du Nord, à New York, Chicago et autres villes. Dans tous les endroits où cette nouvelle invention du génie humain a été présentée au public ce fut toujours devant des salles combles.

Le circuit de l'Orpheum a obtenu le privilège exclusif de représenter le Kinétophone et il n'y a que sur cette scène que seront données les "vues animées parlantes."

Ces vues ont obtenu à la Nouvelle Orléans un succès énorme. Nous ne saurions trop engager nos lecteurs d'aller les voir. C'est vraiment merveilleux.

Sur le même programme il y a "California," la dernière comédie musicale de Jesse L. Lasky. Les principaux rôles sont joués par Leslie Leigh, Harry Griffith et Austin Stuart, assistés par plusieurs jolies filles admirablement habillées.

Le livret de "California" est spirituel et la mise en scène parfaite. Ce numéro vaut à lui seul le spectacle.

Les autres numéros comprennent: Mlle Fregolaska, une chanteuse d'opéra, maintenant sur la scène du vaudeville; Howard's Novelty, des poneys et des chiens musicaux; Howard, un chanteur et les frères Carpos, une nouveauté européenne.

Deux restaurateurs condamnés

A. Monteleone, le propriétaire de l'Hôtel Monteleone, et J. M. Dick, le président du Gem Saloon, dans la rue Royale, ont été condamnés à $10 d'amende chacun, par le Juge Gauthreaux mardi matin. Ils étaient accusés d'avoir eu du lait falsifié dans leurs restaurants.

Le travail n'est pas ennuyeux par lui-même; ce qui engendre l'ennui mortel, c'est le travail tracé d'avance par la volonté d'autrui, le travail imposé, obligé, attelé; tous les travaux forcés sont synonymes des galères.

Edition Hebdomadaire de "l'Abeille"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, — littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

Feuilleton de l'Abeille de la N. O.

No 28 Commencé le 13 Février 1913.

POUDRE D'OR

Grand Roman Inédit

PAR LOUIS LETANG

(SUITE)

Amaury la dépouilla sans perdre un instant. Puis, comme il l'avait vu faire à des chasseurs nègres, il découpa les meilleures parties de sa chair en tranches très minces qu'il porta sur la paroi du rocher où le soleil tapait d'aplomb, après les avoir saupoudrées d'un peu de sel, dont il avait encore une petite provision dans une bouteille bouchée à l'émeri.

Cette chair noircissait et se desséchait assez vite. Il en fit une provision suffisante pour se nourrir plusieurs jours.

Il découpa de même la peau de l'animal en fines lanières qu'il fit également sécher. Cela lui servirait de cordes pour l'agencement d'un appareil dont il avait formé le projet.

Cet appareil serait une sorte de radeau composé avec les branches d'arbres, les morceaux de bois rompu, que les eaux avaient précipités dans l'abîme et que leurs dimensions avaient empêchés de sortir au dehors, par l'issue trop étroite du déversoir. Tout cela était retombé au fond et pourrissait dans la vase.

Il les déterra, les tria, les fit sécher et commença sans perdre une seconde à les appareiller.

Avec les plus grosses pièces, il forma un cadre oblong, capable de passer par le canal du déversoir supérieur décrit par Cassel, et il assembla les extrémités selon les principes de l'art du charpentier, qu'il n'ignorait point.

Les lanières découpées dans la peau de l'antilope lui servirent à faire de solides ligatures.

Puis, avec une patience méticuleuse, il forma sur ce cadre un plancher de bois jointif et il commença de fixer tout autour un rebord d'un mètre de hauteur environ.

Le premier résultat de ce travail était de lui fournir un lit, très dur, mais sec, pour dormir—le contact de la terre humide est extrêmement malsain—et de lui constituer un refuge, une petite forteresse, en cas de danger.

Et puis, lorsque viendraient enfin les pluies libératrices, cette sorte de boîte sans couvercle, ce rudiment de bateau à fond plat, flotterait à la surface des eaux, s'élèverait avec elles, atteindrait le niveau du déversoir et le courant l'entraînerait peut-être vers l'extérieur.

C'était sa seule chance de salut.

Le génie inventif de Clamont-Chanteil l'avait découverte.

Sa science, son habileté manuelle d'ingénieur ayant construit lui-même les modèles de ses machines, sa volonté immuable, son coup d'œil, son sang-froid lui permettaient d'espérer que cette chance serait courue sans fausse manœuvre ni défaillance.

Et même, il comptait remonter en guise de lest un poids déterminé de poudre d'or.

Audace folle, défi aux forces déchaînées de la nature, mais tout de Clamont-Chanteil était dans cette résolution!...

Son activité, le bruit qu'il faisait en déterrant, en charriant, en assemblant les morceaux de bois, inquiétèrent son compagnon de captivité. Le python, enfreignant ses habitudes nocturnes, sortit de sa vase et fila le long de la paroi. Comme toutes les nuits, il cherchait en vain une issue.

Avec une régularité automatique, il tournait en rond autour du cirque, s'arrêtant parfois pour se dresser le long du rocher de toute sa longueur et tenter d'enrouler un de ses anneaux sur quelque aspérité.

Inutiles efforts, le point d'appui n'était pas suffisant et l'énorme bête retombait lourdement sur le sol: Flac!...

Elle reprenait alors sa course décevante.

Amaury qui examinait son manège haussa philosophiquement les épaules:

—Mon voisin se donne beaucoup de mal pour rien. Il n'a pas besoin de se tourmenter. Un flot l'a apporté. Un autre le remportera. L'eau est son élément. Il n'a qu'à attendre.

Tant que durèrent les grillades de viande séchée, Amaury travailla avec ardeur; mais elles finirent par s'épuiser et rien ne tombait plus de là-haut.

Pour comble d'inquiétude, le petit filet d'eau propre qu'il avait découvert et capté avec de la glaise au pied du rocher et qui avait suffi à sa soif jusque-là, commençait à se tarir. Le fond de l'abîme était maintenant complètement desséché.

Combien de jours encore avant la première pluie?...

Il arriva qu'un petit rongeur, un anomalure ou écureuil volant, ayant sans doute voulu sauter d'un arbre à l'autre au-dessus du gouffre, manqua son élan et malgré le repli de sa peau qui le maintient en l'air comme un parachute, vint s'étourdir le long du rocher et tomba au fond.

Petite proie, mais appréciable tout de même.

Amaury courut dans sa direction. Le serpent aux aguets avait vu la chute et s'était détendu vers le même but.

Ils se trouvèrent tous deux face à face, pour ainsi dire, le python ayant dressé à hauteur d'homme sa tête et son cou gonflé de convoitises.

Amaury d'un seul regard lut dans les petits yeux étincelants de l'énorme bête que la colère et la faim la poussaient au combat et que dédaignant la faible proie pour une autre plus copieuse, elle allait l'attaquer.

Pas une seconde à perdre.

Et comme le python se repliait légèrement sur l'enroulement de ses anneaux pour se détendre avec la rapidité d'une flèche et l'enserrer d'une étreinte mortelle, il visa la gueule ouverte dont la langue bifide dardait vers lui et tira.

Les anneaux monstrueux s'abattent quand même sur son corps, des replis formidables se forment, l'enlacent, et le compriment à l'étouffer en même temps qu'une pluie de sang l'inonde.

De Clamont a-t-il donc seulement blessé l'affreux reptile?

Va-t-il succomber à une étreinte capable de brayer ses os? Le rêve de la mine d'or conquise, de la revanche implacable à prendre sur l'Allemand von Hausbrand s'effacera-t-il avec sa vie?

Le malheureux a lâché le revolver inutile et il tente d'enfoncer son couteau entre les écailles du monstre.

Au moment où il perd tout espoir, où la suffocation paralyse sa défense, où il sent que la mort est proche, les lourds anneaux cessent de se visser autour de son corps; ils mollissent et s'affaissent.

Rassemblant toutes ses forces, Amaury se débarrasse de leur contact visqueux et froid et d'un bond se jette hors de portée.

Le monstre se tord à terre, ses anneaux se forment et se déforment convulsivement, sa tête ensanglantée n'a plus la force de se relever et de menacer. Il se débat dans la lente agonie des animaux à sang froid.

La balle du revolver d'Amaury avait frappé au bon endroit et brisé l'étroit cerveau du serpent; mais les reptiles ne sont pas susceptibles de mort foudroyante et les derniers spasmes de celui-ci faillirent quand même être fatals à son adversaire.

Epuisé par sa victoire, de Clamont resta de longues minutes à contempler le corps frémissant du python, qui, peu à peu, à mesure que ses multiples centres nerveux s'éteignaient, entrait dans l'immobilité de la mort.

Que fera-t-il de ce corps dont la putréfaction deviendrait une gêne et un danger?

Ce qu'il a fait du corps de l'antilope. Il découpera sa chair et la fera sécher.

Amaury sait que les indigènes s'en nourrissent. Après tout cette viande est à peu près semblable à celle des anguilles et des lamproies dont les gourmets se régalent en Europe.

Il surmontera sa répugnance. Et puis, hélas! nécessité n'a pas de loi.

Les pires aventures ne pouvaient détourner Amaury de Clamont de son but: il transforma en sacs les tronçons de la peau du serpent en les ligaturant à leurs extrémités. Et ces sacs il les emplit de poudre d'or, et les porta sur son flotteur de bois. Quel lest précieux, très lourd sous un petit volume! Cela valait infiniment mieux que les sacs de sable qui tiennent tant de place!

Vienne la pluie: il était prêt.

Hélas! combien de jours encore?

La sécheresse atteignait son apogée. Les roches surchauffées par le soleil renvoyaient jusqu'au fond de la cuve des effluves brûlants. Le prisonnier passait son temps à suivre le fuseau d'ombre qui se déplaçait au fond de l'abîme en suivant la marche régulière de l'astre du jour.

Après le supplice des eaux, le supplice du feu!

Ah! il était bien gardé par la Nature, l'or des montagnes africaines!

C'était la soif maintenant qui torturait Amaury de Clamont. La petite source qui lui avait suffi jusqu'alors diminuait chaque jour et ne filtrait plus que par gouttelettes.

Impossible d'y puiser. Il fal-